

# La métaphysique bergsonienne et la métapsychologie freudienne : le deuxième dualisme pulsionnel en question

Paulo César Rodrigues

---



## Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bergsoniana/2087>

DOI : 10.4000/12b4b

ISSN : 2800-874X

## Éditeur

Société des amis de Bergson

## Référence électronique

Paulo César Rodrigues, « La métaphysique bergsonienne et la métapsychologie freudienne : le deuxième dualisme pulsionnel en question », *Bergsoniana* [En ligne], 5 | 2024, mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 10 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/bergsoniana/2087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12b4b>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# La métaphysique bergsonienne et la métapsychologie freudienne : le deuxième dualisme pulsionnel en question

Paulo César Rodrigues

---

*Cet article est le résultat d'un stage de recherche post-doctorale, réalisé à l'École Normale Supérieure, sous la supervision de Caterina Zanfi, en 2022-2023, et financé par la FAPESP-Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado de São Paulo, Processus n. 2021/12366-6. La première version de ce texte fut présentée au Colloque « Réceptions de Bergson : usages, controverses, problèmes contemporains », en décembre 2022 à Bordeaux.*

« E se morrer for um prazer, egoísta prazer? »

Clarice Lispector

« [...] le temps est ce qui se fait, et même ce qui fait que tout se fait. »

Henri Bergson

I

- 1 Les lecteurs de Bergson savent que sa relation polémique avec le savoir scientifique constitue un élément important de son parcours critique. Nonobstant, il n'a jamais été question pour lui de dénoncer les dérives des sciences (psychologie, biologie, etc.) dans le but de les rectifier dans le champ de la philosophie. Comme l'a justement affirmé Camille Riquier, « Bergson ne critique pas la science, seulement la métaphysique qui lui est sous-jacente » (Riquier 2009, 317). En fait, c'est toujours la métaphysique tacite de la science qu'il s'agit de questionner, afin de rendre visible combien elle influence les résultats de l'intelligibilité obtenue par plusieurs disciplines scientifiques. Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson expose les présupposés de la psychophysique — la « grandeur intensive », le déterminisme et l'universalisation du

principe de conservation de l'énergie (Fedi 2001-2002) —, lesquels perturbent l'assimilation de l'intensité psychologique et de la nature de l'acte libre ; dans *Matière et mémoire*, ceux de la psychophysiologie — la localisation cérébrale, le parallélisme psychophysiologique et l'associationnisme — obstruant la compréhension de la mémoire et du processus par lequel le souvenir s'actualise ; dans *L'Évolution créatrice*, ceux de la biologie évolutive — mécanisme et finalisme — rendant toujours difficile l'appréhension de la vie comme une réalité antérieure et radicalement différente de la matière inerte. Dans les trois cas, il montre que l'activité scientifique se compromet avec des principes qui, en dernière analyse, tendent à réduire les « sciences de l'esprit » et les « biosciences » au modèle des sciences naturelles, et plus particulièrement de la physique.

- 2 Bien que Bergson n'ait pas directement abordé l'œuvre de Freud,<sup>1</sup> on peut présumer que sa critique générale des cadres de la psychologie empirique et de la biologie évolutive peut également être appliquée à la psychanalyse et à son biologisme. La métaphysique qui se reconnaît comme sous-jacente à la théorie freudienne est la même qui fut identifiée par Bergson dans la psychophysique, dans la psychophysiologie et dans la biologie du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la métaphysique des sciences naturelles, avec ses « fondements » physicalistes, déterministes, naturalistes, etc. (Assoun 1981 ; Sulloway 1981 ; Gabbi Jr. 1999). En ce sens, Freud est l'héritier de Herbart, Helmholtz, Brücke, Darwin et Haeckel. Par conséquent, et à l'inverse de ce que défendait Ricœur, sa doctrine demeure liée à la Naturwissenschaft, de telle manière que le rôle de l'herméneutique, dans le sens employé par Ricœur — « restauration du sens » (Ricœur 2006) —, serait absolument secondaire ou subordonné au modèle explicatif-causal de la connaissance, en dépit de son importance dans la sphère clinique.<sup>2</sup>
- 3 Sans aucun doute, Freud oscille de façon persistante entre une attitude théorique tantôt plus proche des sciences naturelles (l'énergétique), tantôt plus proche de l'interprétation (herméneutique). Dans *De l'interprétation : essai sur Freud*, (2006), Paul Ricœur, identifie avec clarté l'oscillation entre le discours de la force et celui du sens. Cependant, il trouve dans la notion de « présentation » (*Repräsentanz*) (Ricœur 2006, 127), le lien entre la donnée physico-quantitative et la donnée psychique-représentationnelle, les montants organiques de l'énergie et le sens psychologique (idée ou affect) de la pulsion. Toutefois la posture hésitante affichée par Freud indique les limites du savoir naturel en psychologie, limites qui exigent, momentanément, d'avoir recours au vocabulaire psychologique, aux « concepts auxiliaires » de la psychanalyse ; en un mot, à la « sorcière métapsychologie ». Par hypothèse, le progrès des sciences naturelles (biologie, physiologie, neurologie etc.) donnera les conditions d'expliquer tous les faits psychiques sur des bases biochimiques ou neurophysiologiques, convertissant la psychologie en une science véritablement positive. Le célèbre « chimisme sexuel », plusieurs fois présenté par Freud comme substitut naturel de la théorie pulsionnelle, témoigne du poids de la vision scientifique du monde dans ses conceptions théoriques. Issu de la médecine, de la physiologie du système nerveux et de la clinique neurologique, Freud, avant d'être le psychologue des profondeurs, fut le « biologiste de l'esprit » (Sulloway 1981), un scientifique invétéré, complètement immergé dans la conception de la science de son temps. C'est ce que soutient Paul-Laurent Assoun :

[...] ne jamais s'arrêter tant qu'on n'a pas trouvé le déterminant physico-chimique !  
 Tout le reste est du provisoire, et la construction métapsychologique ne serait, à la limite, qu'un chemin vers ce déterminant (Assoun 1981, 56).

- 4 C'est justement cette lecture de la psychanalyse qui accentue le réalisme scientifique de Freud, qui rend visible combien la métaphysique tacite des sciences compromet les formulations théoriques de la métapsychologie. Dans cette perspective, l'assaut bergsonien contre les fondements théoriques de la recherche scientifique — qu'elle s'adresse à la psychologie ou à la biologie — se révèle tout particulièrement pertinent pour illuminer certains points controversés du freudisme. La pensée de Bergson pourra mettre en lumière les raisons de certaines options théoriques et de certaines conceptions doctrinaires.
- 5 Dans cet article, nous souhaitons mettre en avant l'idée selon laquelle les présupposés métaphysiques de la métapsychologie la conduisent à des formulations « paradoxales », comme c'est le cas, par exemple, du deuxième dualisme pulsionnel, de la « pulsion de mort » comme l'inclinaison la plus archaïque de « appareil psychique » et de la vie en général. Il est vrai qu'il n'y a aucune nouveauté dans cette constatation. Le caractère problématique de la pulsion de mort a déjà été dénoncé par Ricœur (2006), Laplanche (1970) et Monzani (2014). Cependant, on pense que la contribution de la philosophie de Bergson dans ce débat pourrait indiquer la raison la plus obscure du paradoxe auquel le freudisme a été conduit dans *Au-delà du principe de plaisir* (2013). C'est cette intersection de la « philosophie de la durée » avec la psychanalyse qu'il convient d'explorer, dans le but d'exposer les racines métaphysiques des idées de Freud.
- 6 La recherche de la métapsychologie, à partir de la philosophie de Bergson, a donc besoin de mettre en exergue deux thèmes interconnectés, et tous les deux étudiés par le philosophe : a) la critique du négatif et b) l'affirmation de la primauté de la vie par rapport à la matière inerte. Il s'agit donc de projeter sur l'œuvre freudienne de 1920 une lumière rétrospective provenant de *L'Évolution créatrice* de 1907, afin de questionner la plausibilité du deuxième dualisme pulsionnel, déjà reconnu comme étant déficient (Monzani 2014). Mais tout d'abord, il convient d'examiner de façon succincte, l'hypothèse de la pulsion de mort ainsi que son intégration au réseau conceptuel freudien, dans l'objectif de mettre en avant ses relations inversées avec les deux thèmes bergsonien mentionnés ci-dessus. Comme nous le savons, chez Freud, il y a une prépondérance du négatif et la primauté de l'inerte face au vivant.

## II

- 7 Il est possible d'identifier au moins trois tentatives d'indiquer les fondements métapsychologiques dans l'œuvre de Freud : a) la tentative neurophysiologique, dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* écrite en 1895 ; b) la tentative ethnologique (Gabi Jr. 1994), de *Totem et tabou* publiée en 1913 ; et c) la tentative biologico-métaphysique, dans *Au-delà du principe de plaisir* publiée en 1920. Dans les trois cas, ses influences scientifiques (Helmholtz, Darwin, Haeckel, Fechner, etc.), recensées par Sulloway et Assoun, esquissent les lignes générales d'un programme qui l'a progressivement conduit au deuxième dualisme pulsionnel, à l'inférence la plus osée et la plus ample de la métapsychologie. Le principe de conservation de l'énergie, appliqué au domaine psychologique, de Helmholtz ; l'hypothèse de la « horde primitive » de Darwin ; la loi de la recapitulation de la phylogenèse par l'ontogenèse, de Haeckel ; l'équation qui met en relation plaisir et stabilité, déplaisir et instabilité, de Fechner, etc. ; sont des hypothèses assumées par Freud et constitutives de sa compréhension du psychisme et de l'être vivant (Assoun 1981). Ce qui est curieux dans ces hypothèses, toutes liées aux sciences

empiriques de l'époque, est qu'elles ont amené Freud à inférer une cosmologie agonistique, dans laquelle les forces cosmiques (Éros et Thanatos, pulsion de vie et pulsion de mort, force d'unification et de destruction) se battent à l'intérieur de chaque être humain et de la vie en général, de telle sorte que Ricœur en est venu à reconnaître une nature « présocratique » dans les formulations de *Au-delà du principe de plaisir*.

- 8 Il n'est évidemment pas question ici de parcourir en détail l'argumentaire développé par Freud dans le livre de 1920. Il convient toutefois d'indiquer la voie par laquelle il s'est vu poussé à ajouter une nouvelle « force » dans le psychisme (la pulsion de mort), modifiant sensiblement son premier dualisme (« pulsion du moi » versus « pulsion sexuelle »). Pour les objectifs de cet article, peu importe si le deuxième dualisme consiste en un effort théorique pour expliquer des faits cliniques controversés (les phénomènes intrigants de la névrose traumatique et surtout de la « contrainte de répétition ») ou en un travail spéculatif de vocation biologique. Ce qui nous intéresse ici c'est la façon dont la pulsion de mort se met en relation avec les autres opérateurs de la métapsychologie, en particulier avec le « principe de plaisir » et avec l'idée de « conservation ».
- 9 La question qui s'impose d'emblée est donc celle de déterminer si le principe de plaisir représente ou non une tendance originaire du psychisme. Influencé par Fechner, on sait que Freud a soutenu une conception négative du plaisir (« décharge d'excitation »). Le plaisir est le vécu qualitatif d'un phénomène quantitatif qui, par ailleurs, ne peut être déterminé que quantitativement (le célèbre « point de vue économique »). Le plaisir est l'indice de la diminution de la tension, c'est-à-dire de la quantité d'excitation au sein de l'appareil psychique. Et son opposé, le déplaisir, correspond à l'augmentation de l'excitation.<sup>3</sup> Aussi, le plaisir signifie avant tout l'élimination du déplaisir, provoqué par les excès quantitatifs qui envahissent le domaine animique. Il y aurait dans le psychisme, comme pour tout domaine vital, une tendance incontournable à éviter le déplaisir. C'est pour cela que Freud n'est pas hédoniste : « [...] nous ne poursuivons pas le plaisir, nous fuyons du déplaisir » (Monzani 2014, 182). Le plaisir peut seulement être obtenu après le déplaisir, c'est-à-dire qu'il n'est possible de décharger des quantités qu'une fois que ces quantités ont été accumulées.<sup>4</sup>
- 10 La teneur négative du principe de plaisir est évidente : le plaisir dérive du déplaisir, puisqu'il ne se réalise qu'en tant que décharge. « Pour autant que l'on tourne autour du problème, c'est toujours cette alliance étrange entre le plaisir et la négativité que nous finissons par trouver » (Monzani 2014, 106). Ainsi, le plaisir n'a pas de réalité positive ou qualitative. Il faut ajouter à cela son ancienne et étroite relation avec le principe d'inertie — dans *l'Esquisse* — « principe d'inertie neuronique », selon le « modèle de l'arc réflexe » (Freud 1956). Provenant de la physique et incorporé par la psychophysiologie, le principe d'inertie, dans la psychanalyse, stipule que la tendance fondamentale de la vie animique (ou du système neuronal) est l'élimination complète de l'excitabilité, la « tendance au zéro » (Laplanche 1970). Cela signifie que le principe de plaisir, en tant que principe régulateur des processus psychiques, agit dans le sens de vider l'appareil de tout montant d'énergie. Toutefois, si le but ultime des processus psychiques est l'inertie, l'évacuation complète, alors on entrevoit que le chemin vers la pulsion de mort se trouvait déjà ouvert vingt-cinq ans avant sa formulation effective (Ricœur 2006 ; Laplanche 1970 ; Monzani 1994).
- 11 Il est vrai qu'entre *l'Esquisse* et *Au-delà du principe de plaisir*, une élaboration conceptuelle vient atténuer l'assimilation du principe de plaisir comme un déploiement

du principe physique d'inertie sur le plan psychologique. Les modifications imposées par le « principe de réalité » et le rôle toujours plus important du « principe de constance » représentent les avancées les plus notables à la prédominance de l'acceptation inertiel du plaisir.

- 12 Dans cette direction, le principe de réalité instaure une espèce de contention du libre cours des processus régulés par le principe de plaisir. En présidant les interactions du psychisme avec le monde extérieur, en se courbant face à ses demandes, le principe de réalité assouplit les exigences du principe de plaisir (ces dernières sollicitant régulièrement une décharge totale), dans la mesure où il négocie avec l'afflux externe les moyens adéquats pour l'obtention de plaisirs plus sûrs et durables (au travers de détournement et de reports), tout comme il induit le psychisme à retenir des montants d'énergie pour la réalisation d'« actions spécifiques ». Quant à lui, le principe de constance, postulé par Freud depuis l'Esquisse, et repris dans *Au-delà du principe de plaisir* et *Le problème économique du masochisme*, connecte à l'exigence de décharge la notion de « plus bas degré possible » (Freud 1956 ; 2013 ; 1992), de telle sorte que dorénavant c'est la réduction à un niveau optimum, et non l'évacuation complète, qui est l'objectif général des processus psychiques ; et ce niveau optimum doit être maintenu stable. Il s'ensuit que les actions efficaces que l'être vivant a besoin de réaliser pour assurer sa survie le compromettent avec la constance énergétique et non avec l'inertie. Enfin, ce sont les « urgences de la vie » qui font que l'organisme passe de l'inertie à la constance, du processus primaire au processus secondaire, de la prédominance du principe de plaisir à la prédominance du principe de réalité, accumulant une « réserve d'énergie » utilisable (Laplanche 1970).
- 13 Bien sûr, les « processus primaires » — ceux dans lesquels l'énergie psychique circule librement dans le psychisme — continuent sous l'égide du principe de plaisir, entendu en tant qu'exigence de décharge complète. Et les « processus secondaires » — ceux dans lesquels l'énergie psychique devient « liée », c'est-à-dire domestiquée par les échanges avec le monde extérieur et capable de canaliser les montants internes pour la réalisation d'actions spécifiques — sont présidées par le principe de réalité. Jusqu'ici, nous avons le schéma du premier dualisme pulsionnel : d'un côté, les processus primaires comme le siège des pulsions sexuelles — compromises avec la conservation de l'espèce ; de l'autre, les processus secondaires comme le domaine des pulsions du moi — compromises avec la conservation de l'individu. Mais le second dualisme modifie ce schéma, absorbant les distinctions antérieures et soumettant le plaisir à la pulsion de mort, la « conservation de la vie » à l'impulsion en direction de la matière inanimée. Ainsi, ce n'est pas Éros qui absorbe le premier dualisme ; c'est Thanatos.<sup>5</sup>
- 14 Dans le chapitre VI de *Au-delà du principe de plaisir*, dans un passage assez significatif, Freud semble aligner ce qui était auparavant présenté dans des niveaux distincts :
- Que nous ayons reconnu comme étant la tendance dominante de la vie animique, peut-être de la vie nerveuse en général, cette tendance à abaisser, à maintenir constant, à supprimer la tension de stimulus interne (le principe de Nirvâna, selon l'expression de Barbara Low), telle qu'elle trouve expression dans le principe de plaisir, voilà bien l'un de nos plus puissants motifs de croire à l'existence de pulsions de mort (Freud 2013, 57-58).
- 15 Inertie et constance sont deux aiguillages — l'un radical et l'autre modéré — du même principe, le principe de plaisir. L'un supprime les montants énergétiques, l'autre les diminue ou les maintient stables. De la même manière, le processus primaire et le processus secondaire cherchent la même chose, c'est-à-dire la satisfaction, que ce soit

par la voie la plus facile (l'hallucination), ou par des actions spécifiques (détournements et reports). Jusqu'ici, rien de surprenant. Le plaisir est le grand régulateur de la vie animique, même s'il est conçu comme persécution de la totale non-excitabilité. Ce qui surprend, c'est la déclaration selon laquelle le principe de plaisir est le « motif » le plus « puissant » pour affirmer la pulsion de mort. Ce n'est pas sans raison que Laplanche a qualifié de « déroutante » la théorie du livre de 1920. Le remaniement conceptuel que cette œuvre entraîne efface les distinctions de la première théorie pulsionnelle, dans la mesure où il compromet toutes les pulsions avec le même objectif, afin de lier plaisir et mort (Laplanche 1970), conservation et inertie.

- 16 Si, de fait, Freud s'efforce de soumettre le champ pulsionnel entier à la primauté de la mort, il convient de se demander ce que signifie une telle initiative, capable d'amener des conséquences téméraires pour l'édifice théorique même de la psychanalyse ? Il se trouve que Freud identifie en 1920 la propriété essentielle de la pulsion : « la réinstauration d'un état antérieur » (Freud 2013, 36). C'est cette constatation qui exige une révision générale de la théorie. En effet, une pulsion n'est pas une « motion » qui pousse en avant ; mais bien une motion qui tire en arrière. Il est alors établi que le champ pulsionnel est « conservateur » dans le sens de « régressif » ou « répétiteur ». Ces termes signifient que toute pulsion cherche à reproduire un état déjà dépassé, veut retourner à ce qui était et ne pas persévérer dans ce qui est ni avancer vers des formes plus élevées d'organisation. Freud a déclaré, de façon péremptoire : « [...] la première pulsion était donnée, celle de faire retour au sans vie [...] » (Freud 2013, 38). En réalité, la couche la plus lointaine du psychisme est la répétition. Répétition de quoi ? La répétition de l'inertie monotone de l'inorganique. Tout se passe comme si le mode d'être de l'inanimé se trouvait au plus profond de l'être vivant. Il n'y a pas de doutes que, pour Freud, le propre psychisme prolonge en soi la « somnolence de la matière », d'où il provient en réalité. Il découle de cette constatation, sur le plan psychologique : l'ample variété des phénomènes de la contrainte de répétition, le caractère régressif de toute névrose, la recherche du plaisir comme désir de retrouver une « expérience vécue de satisfaction primaire » (Freud 2013, 42) — la satiété de l'allaitement — conformément aux termes du chapitre VII de *L'interprétation du rêve* (Freud 2003), etc. ; et, sur le plan biologique : la répétition des étapes phylogénétiques dans le développement embryonnaire, l'hérédité, l'explication de l'évolution des organismes uniquement par le biais de forces externes, etc. Tout se passe comme si l'appareil psychique ou, de façon plus générale, la « vésicule vivante », aspirait à retourner — en fonction des modifications qui lui sont imposées par les influences du monde extérieur — à des formes d'organisation plus primitives de son développement ; à la limite, à la forme originaire, c'est-à-dire « retourner au repos du monde inorganique » (Freud 2013, 64). Comment ne pas voir, dans cette élaboration théorique, la défense la plus radicale de la prédominance de la mort, du « régime inertiel », face auquel la vie ne serait plus qu'un triomphe incertain et momentané. « C'est là un modèle de mort et non pas de vie » (Laplanche 1970, 93).
- 17 Il est surprenant de devoir reconnaître que la recherche du plaisir, l'objectif apparent auquel obéissent toutes les conduites psychiques et vitales, n'est pas un principe originaire, mais qui découle de la pulsion de mort, et n'a peu ou rien à voir avec Éros. De la même manière, il est surprenant d'avoir assimilé la conservation non plus dans le sens de « prolongation », c'est-à-dire l'acte de persévérer dans l'état où l'on se trouve ; mais bien dans le sens de « régression », c'est-à-dire l'acte de revenir à un état

antérieur (François 2014). En fait, le principe de plaisir, impérieux dans la première théorie pulsionnelle, cesse d'être originaire dans la deuxième théorie, dans la mesure où il en vient à être conçu comme une « tendance » au service d'une « fonction » plus primitive, la pulsion de mort.<sup>6</sup> Il se trouve aussi que Freud, en dépit de son darwinisme prononcé, conçoit la conservation sous un nouveau registre.

- 18 Dans le premier dualisme pulsionnel, toutes les pulsions étaient conservatrices — que ce soit celles de l'individu (pulsions du moi) ou celles de l'espèce (les pulsions sexuelles) — au sens où elles cherchaient toutes la perpétuation de la vie. Dans le deuxième, toutes les pulsions restent conservatrices, mais sont cette fois soumises à la pulsion de mort, ce qui implique la reformulation du concept de « conservation ». Conserver veut dorénavant dire régresser à l'état inanimé, retourner à la torpeur initiale. Il convient de reconnaître que, chez Freud, les concepts de « conservation » et d'« adaptation » sont profondément liés à la pulsion de mort (François 2014). Après tout, c'est parce que tout organisme aspire à l'inertie de l'inorganique que les nouveaux défis proposés par le milieu, et qui perturbent l'équilibre énergétique de l'être vivant, l'obligent à se réajuster à la nouvelle situation (adaptation), afin de rétablir l'équilibre momentanément altéré, c'est-à-dire retrouver une stabilité perdue provisoirement et ainsi demeurer dans l'existence vitale (conservation comme permanence de l'état d'« *ataraxia* », duquel aucun être vivant n'a voulu sortir). En ce sens, Freud produit une lecture clairement darwiniste de l'évolution biologique (il n'admet que l'action de forces externes), toutefois imprégnée de la pulsion de mort (la recherche de l'inertie, inhérente à tout être vivant, oriente les conduites vitales).
- 19 C'est ainsi que la métapsychologie de 1920 consacre la pulsion de mort comme le principe originaire de l'appareil psychique et de tous les processus biologiques. Il convient alors de se demander ce qu'il reste à la pulsion de vie, à Éros ? Il semblerait qu'il lui reste un travail plus modeste. Bien que la pulsion de vie ait été présentée au même niveau que la pulsion de mort, ce n'est pas elle qui est à la base du plaisir et de la recherche vitale pour la conservation de soi et de l'espèce. Comme nous le savons, Freud préserve le dualisme pulsionnel dans le but d'éviter quelque proximité avec les conceptions monistes de Jung. Mais il est inévitable de constater un déséquilibre dans sa doctrine : la mort semble être le grand principe qui oriente le champ pulsionnel, restant à la pulsion de vie le pénible effort d'unification d'entités condamnées, par principe, à la désagrégation.
- 20 Il semble indispensable de mentionner ici un long passage décisif de *Au-delà du principe de plaisir* :

Si donc toutes les pulsions organiques sont conservatrices, acquises historiquement et orientées vers la régression, la réinstauration de l'antérieur, il nous faut alors mettre les succès de l'évolution organique au compte d'influences externes qui la perturbent et la font dériver. L'être vivant élémentaire, dès son commencement, n'aurait pas voulu se modifier et n'aurait fait, dans des conditions restant identiques, que répéter constamment le même cours de vie. [...] Il serait contradictoire avec la nature conservatrice des pulsions que le but de la vie fût un état qui n'a encore jamais été atteint auparavant. Ce but doit bien plutôt être un état ancien, un état de départ que le vivant a jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours de l'évolution. S'il nous est permis d'admettre, comme une expérience ne connaissant pas d'exception, que tout ce qui est vivant meurt pour des raisons internes, faisant retour à l'inorganique, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant (Freud 2013, 37-38).

- 21 De fait, s'il n'y a pas une pulsion vitale, qui pousse tous les êtres vivants à chercher les formes les plus différenciées d'organisation, il s'ensuit que la vie ne peut être mobilisée que de l'extérieur. Préoccupé de « réfuter toute interprétation vitaliste » (Laplanche 1970, 186), Freud rejette l'action de n'importe quel principe immanent au processus évolutif. L'inertie est l'état archétypique de la matière et la vie surgit de secousses physico-chimiques accidentelles, subies par la matière inerte. Il ne reste donc à la pulsion de vie que la fonction, déjà vaincue, en raison de son insuffisance intrinsèque, de reporter la mort absolue, de procrastiner la réduction totale de l'organique à l'inorganique, par le biais de la reproduction sexuée. C'est pourquoi la sexualité objectale est le champ le plus prospère de manifestation d'Éros : « [...] ce qui apparaît avec Éros c'est la forme liée et liante de la sexualité [...] » (Laplanche 1970, 187). Par la sexualité, par la reproduction sexuée, Éros pousse la vie vers l'avant, contre la force encore plus puissante qui l'attire vers le silence inertiel.
- 22 Comment ne pas voir dans les formulations de la métapsychologie, l'influence des présupposés du réalisme scientifique, assumés par Freud ?<sup>7</sup> Ces résultats étranges — le vivant surgit de l'inerte et tend à revenir à lui ; la pulsion (un principe de mouvement, une motion) éclot dans le domaine même de la mort, comme désir d'immobilité ; la conservation de la vie est la recherche de la manière originale de l'existence (l'inanimé), etc. — n'ont pu être obtenus par Freud que parce qu'il a admis deux postulats métaphysiques : a) le négatif est antérieur au positif ; b) le processus vital surgit de l'immobilité du « sans-vie ». Il convient d'analyser de façon plus détaillée ces deux derniers thèmes, qui entremêlent freudisme et bergsonisme.

### III

- 23 On peut remarquer que le réalisme scientifique de Freud l'expose à une métaphysique du statique, du repos, de l'inertie, en dessous de tout développement spontané de l'énergie vitale et psychique. En fait, Freud a seulement conclu que la finalité de la matière organisée est de revenir à l'état inorganique parce que ses fondements théoriques l'ont conduit à concevoir, d'un côté, l'organique comme résultat d'une combinaison moléculaire spécifique, ou en tout cas, d'une combinaison qui peut être défaite ; de l'autre, l'inerte comme antérieur à l'animé, l'inactif comme antérieur à l'actif, le statique comme antérieur au mouvement ; en somme, l'éternel ou l'atemporel comme plus fondamental que le temps. C'est donc la métaphysique de la négativité (priorité du désordre, du néant, de l'immobilité et du possible par rapport à l'ordre, à l'être, au mouvement et au réel) qui se trouve à l'origine des erreurs de la psychanalyse.
- 24 En outre, penser le donné positif à partir du négatif est selon Bergson une inclination persistante de l'intelligence humaine (Bergson 2008 ; 2001). Utile dans le contexte de l'action, une telle inclination se révèle désastreuse sur le plan théorique, puisqu'elle retire la réalité du sein du processus temporel, de la durée, afin de la déterminer spatialement. « Nous avons trop l'habitude de penser en termes de présent » (Deleuze 2004, 53). De fait, penser en termes d'espace implique de penser préalablement en termes de présent, abandonnant le flux du temps. Sans aucun doute, une telle attitude rompt avec la continuité du processus par lequel a lieu une véritable irruption du passé dans l'actualité du corps et de l'expérience de la matière (Deleuze 2004). Dans ce même sens, Worms a mis en évidence que « [...] l'instant n'est pas seulement le principe de l'espace et de la spatialisation illégitime du temps, mais celui de la sensation des choses,

de la relation avec elles autant que de la distance à soi » (Worms 1997, 85). Après tout, il n'est possible de structurer la réalité spatialement que parce qu'avant le flux de durée était arrêté, l'immobilisant dans l'instant. Tout ce processus de rupture avec le temps réel est la condition de représentation intellectuelle du monde, toujours instantanéiste, spatialisée et adepte de la primauté du négatif.

- 25 L'examen des idées négatives, initialement thématiqué dans les troisième et quatrième chapitres de *L'Évolution créatrice* (2008), et prolongé dans *La Pensée et le mouvant* (2001), représente l'un des moments les plus importants du parcours critique de Bergson, dans la mesure où il met à nu la racine métaphysique des options théoriques de la philosophie et des sciences qui dérivent de celle-ci. Si le procédé méthodologique de Bergson passe nécessairement par la recherche des sciences positives (psychophysique, psychophysiologie, biologie évolutive, etc.), ce n'est pas parce qu'il prétend désarticuler l'intelligibilité scientifique, mais bien parce que la recherche empirique apporte dans son propre domaine des convictions métaphysiques dont les déficiences sont liées, en dernière analyse, à la nature même de la faculté cognitive. C'est cette élucidation qui est viabilisée par la critique du négatif.
- 26 Bento Prado Jr. (1989) a noté en ce sens que la « vérité » n'apparaît qu'après le développement de l'« illusion », ce qui veut dire que la « précision » philosophique doit succéder à un long itinéraire par le champ de la dialectique. D'où la nécessité d'examiner les illusions de l'entendement, l'histoire des erreurs inévitables de la pensée, erreurs qui, on peut dire, ont formaté la métaphysique et ont ultérieurement contaminé, de façon inévitable, les sciences, amenant à la prolifération de « faux problèmes ». Plus encore, l'examen critique de l'histoire de la philosophie, en tant qu'histoire des illusions, apparaît toujours conjugué avec la critique de l'entendement. « L'erreur n'est pas le fruit d'une subjectivité capricieuse : elle traduit une vocation innée de l'intelligence » (Prado Jr. 1989, 31). L'examen minutieux de la négativité, qui vise à retracer l'origine des illusions, démontre enfin que les erreurs de la philosophie découlent de la nature même du sujet, qui transpose ses habitudes cognitives de la vie pratique au domaine de la spéculation. Naturellement, la condition de l'efficacité pratique, du succès du sujet de l'action, ne se trouve pas dans l'adhésion à l'expérience, dans l'accompagnement, à l'unisson, de son développement temporel, mais dans l'acte de s'éloigner d'elle par la négation, ce qui suppose déjà la spatialisation du temps. « La négation se transforme ainsi en un instrument dont la fonction est la fonction pédagogique et sociale de peupler le champ de l'expérience de signaux qui orientent le comportement de l'autre, le préservant de la déception et de l'erreur » (Prado Jr. 1989, 60).
- 27 L'approfondissement du travail critique a besoin d'abandonner le niveau des conséquences (problèmes philosophiques et scientifiques ponctuels, abordés de façon isolée dans chaque œuvre bergsonienne) pour atteindre le niveau des principes (les idées négatives, à partir desquels les sciences construisent le savoir). Bien qu'elles soient complètement inconscientes au niveau des conséquences, il convient de mettre en exergue le fait que les idées négatives structurent la connaissance à sa base, ce qui débouche sur un lamentable « mépris pour le temporel et pour l'empirique » (Prado Jr. 1989). C'est cette attitude philosophique prégnante — qui remonte aux temps présocratiques, à l'école d'Élée — la responsable d'avoir élu l'« être logique » comme étant la vérité de l'être, masquant l'« être concret », c'est-à-dire le devenir sensible, dans l'obscurité de l'irrationalité.

- 28 La dénonciation de l'illusion du négatif consiste à démontrer que le désordre, le néant, l'immobilité et le possible ne peuvent pas être appréhendés ni représentés sur les plans de l'expérience sensible, de l'imagination et de l'entendement. De telles idées n'ont toutefois pas de réalité empirique, imaginaire ou logique (Bergson 2008 ; Prado Jr. 1989). En vérité, ce sont de pseudo-idées, qui découlent d'une transposition d'habitudes de l'action dans la sphère de la spéculation. Finalement, c'est la condition du sujet pratique, simultanément porteur d'attentes et de besoins, qui rend possible la négativité, la confusion de la réalité effectivement donnée avec la réalité désirée et absente. C'est pour cette raison que Bento Prado a pu aligner, dans son livre, subjectivité et négativité, car la subjectivité humaine, justement parce qu'elle se définit comme restriction ou « appauvrissement » de la plénitude de la « présence », est l'instance dans laquelle se trouve la genèse du négatif : ce sont les expectatives et les carences du sujet au niveau pratique qui provoquent l'irruption du négatif au niveau théorique. La frustration d'un sujet qui est confronté à une réalité incompatible avec celle qu'il a cherché produit l'articulation maladroite entre le donné et le désiré, de telle manière que le donné en vient à être énoncé en fonction du désiré (Prado Jr. 1989). Dans cette vraie non-adéquation entre ce qui est donné et ce qui est désiré, surgit l'opération qui rend viable le négatif. Cette opération, initialement pratique, sera généralisée et transférée vers la spéculation.
- 29 Comme nous l'avons mentionné, le préjudice théorique le plus grave engendré par l'emphase sur le négatif est le mépris du devenir et du temps. Bergson fut tout particulièrement sensible à ce point :
- Il faut que ce mystère soit éclairci. Il le faut surtout, si l'on met au fond des choses la durée et le libre choix. Car le dédain de la métaphysique pour toute réalité qui dure vient précisément de ce qu'elle n'arrive à l'être qu'en passant par le « néant », et de ce qu'une existence qui dure ne lui paraît pas assez forte pour vaincre l'inexistence et se poser elle-même (Bergson 2008, 276).
- 30 C'est ainsi (« passant par le néant ») que la réalité empirique, temporelle, vécue, devient une dégradation de la véritable réalité : essences logiques immuables, éternelles et seulement intelligibles. D'ailleurs, c'est seulement parce que se retire la réalité du flux temporel qu'elle peut se présenter comme un être logico-mathématique, que ce soit dans la métaphysique des genres, des anciens ; que ce soit dans la métaphysique des relations, des modernes, dans les deux cas à l'écart du monde bouillonnant de l'expérience. De cette illusion fondamentale, il en découle non seulement le mépris du sensible, mais également une véritable obsession pour la stabilité. En fin de compte, ce qui ne change pas, l'inerte, est le fondement sur lequel peut se fonder un savoir régulier et transférable.
- 31 En réalité, les paradoxes de la métapsychologie représentent un exemple des mésaventures de la pensée théorique, à chaque fois qu'elle suit les inclinaisons de la vocation pratique de la faculté cognitive, à chaque fois qu'elle renonce à « penser en durée ». Comme nous l'avons mentionné, c'est la métaphysique tacite du freudisme qui porte préjudice à ses formulations les plus générales. Il n'est pas difficile de constater qu'à partir du négatif, on en arrive à l'hypothèse d'une matière inerte originale, au sein de laquelle la vie germe par le biais de l'action de forces déterminées par les lois naturelles. Cette hypothèse biologique, profondément liée à la métaphysique du négatif, est à la base de la réflexion freudienne sur le développement de la vésicule vivante. De fait, dans la conception de Freud, la matière inanimée précède l'organisation biologique, de telle sorte que le processus vital peut parfaitement être

pensé comme l'altération d'un repos inertiel dont la tendance prédominante est celle de rétablir la quiétude perturbée par le surgissement de la vie. Sûrement, cette perturbation ne peut pas être engendrée par la vie elle-même, puisque Freud n'admet pas la réalité d'un principe vital, animant la matière. Il convient alors de se demander la chose suivante : si l'inertie est l'état archétypique de la matière, comment la vie peut-elle surgir de l'action de puissantes « influences externes » ?

- 32 Évidemment, pour expliquer le surgissement de la vie au travers de causes exogènes, il convient d'attribuer à la matière inanimé le prédicat opposé à l'inertie, c'est-à-dire une activité physico-chimique notable, capable d'engendrer le vivant et même le psychisme. Ici, la contradiction est flagrante : quand il s'agit de penser le vivant, tout aspire à l'immobilité de l'inorganique, à la passivité de l'inertie ; au contraire, quand il s'agit de penser l'inorganique, on dépose en lui des forces ou des activités inconnues. La biologie spéculative de Freud semble changer les termes normalement attribués au vivant et au « sans-vie », ignorant que cet échange produit des nœuds difficiles à démêler. Si tout part de l'inerte et aspire à revenir à lui, ou, pour le dire autrement, si l'inertie du monde inorganique est le fond d'où la vie et le sujet psychologique ont émergé, comment ont-ils pu le faire, puisque pour cela, ce domaine inerte aurait besoin d'être habité par une activité, une initiative de mouvement, une spontanéité, si petite soit-elle, pour que quelque chose de différent puisse en surgir ? Finalement, après tout l'effort réalisé pour marquer le caractère régressif de la pulsion, on ne comprend pas quel intérêt l'état inerte de la matière aurait à produire le vivant, c'est-à-dire une réalité qui rompt régulièrement avec l'inertie.<sup>8</sup>
- 33 Dans le freudisme, non seulement le champ pulsionnel, mais également la réalité même de la vie, sont ontologiquement orientés vers l'inorganique, étant donné que l'inorganique est la matrice d'où ils proviennent. Or, l'abandon de cet état initial devient inexplicable si l'on n'attribue pas à la vie une positivité, une spontanéité effective. L'hypothèse de l'« élan originel de la vie » (Bergson 2008, 88) prévient au moins cette difficulté, à laquelle la spéculation freudienne se heurte. La cosmologie de *L'Évolution créatrice* propose une compréhension totalement nouvelle du processus vital (par le biais des notions de « dissociation », d'« interruption » et d'« inversion »). Assumant la vie comme donnée originaire, l'inscrivant dans la « positivité absolue de l'Être » (Prado Jr 1989, 215), ce n'est plus le surgissement de l'organique à partir de l'inerte qu'il convient d'expliquer, mais bien le surgissement de la matière et de l'expérience externe à laquelle elle correspond. De la même manière, l'appareil psychique n'entraîne pas dans la région psychologique les propriétés du domaine biologique, ces dernières étant clairement réductibles au physico-chimique. Sans prétendre avancer dans la cosmologie bergsonienne, il convient de dire que le philosophe établit une affinité ontologique entre le psychique et le vital. « La vie est en réalité d'ordre psychologique, et il est de l'essence du psychique d'envelopper une pluralité confuse de termes qui s'interpénètrent » (Bergson 2008, 258). Le psychisme prolonge le vital uniquement parce que le vital est de la même nature que le psychique (« multiplicité de fusion »). Et la « tension » qui caractérise le psychique et le vital est à l'origine du relâchement qui engendre la matière inerte (« extension »). Ainsi, la matière ne précède pas la vie. C'est au contraire la matière qui éclate de l'interruption et de l'inversion du mouvement vital, conformément aux termes du troisième chapitre de *L'Évolution créatrice*. Chez Bergson, c'est la vie, et non la conscience, qui est la condition de la phénoménalité. Alors, il conviendrait de diriger à sa philosophie le même questionnement qui a été posé à Freud ci-dessus, bien que dans un sens

contraire : quel intérêt l'élan vital aurait-il à s'inverser et, par ce procédé, engendrer l'inerte ?

- 34 Chez Bergson, il est au moins possible d'argumenter que la finitude de l'élan vital implique l'interruption et l'inversion de la direction naturelle de son développement, générant une espèce de contraire. Worms, dans l'article « Bergson et Freud : une dualité vitale », fait la constatation suivante « [Bergson] fera de la quantité, du corps, de la matière même, dans son livre de 1896 (*Matière et mémoire*), des degrés de la qualité, de la durée, de l'esprit ! » (Worms 2014, 238). Cela signifie que l'un des termes de la dualité perd sa densité ontologique et devient un dérivé du terme primordial. Et dans Bergson ou les deux sens de la vie (2004), Worms a soutenu, cette fois-ci en pensant au troisième chapitre de *L'Évolution créatrice*, que la théorie bergsonienne de la matière est liée à l'idée d'« inversion du mouvement ». Il existe une force disruptive à l'intérieur de la vie même, qui exclut toute possibilité d'un dualisme ontologique chez Bergson. Puisque la réalité est fondamentalement mouvement — au départ, mouvement vital ; puis interruption, inversion, d'où surgissent la matérialité, l'intellectualité et la spatialité —, il s'ensuit que la vie n'a pas d'altérité. L'inversion n'implique pas l'action d'un pouvoir positif et extérieur à la vie. La tendance à l'inertie ne rivalise pas avec le flux vital, puisqu'elle ne peut justement pas être donnée conjointement au mouvement créateur d'évolution. Aussi, c'est la finitude même de l'élan qui justifie l'engendrement de la matière inerte. Du fait d'être fini, le mouvement de la vie épuise sa direction naturelle et l'intervertit. Il en résulte que la mort est intérieure à la vie, dont la signification est seulement l'interruption d'un mouvement dont la nature est, depuis le début, constructive. Dans cette assimilation, c'est la vie, en tant que force créatrice, qui dégénère en inertie ; c'est la vie, pure contraction, qui se distend en matière inorganique. Comme elle constitue la réalité originaire de la philosophie bergsonienne, l'élan vital n'exprime pas une tendance régressive, comme Freud le souhaitait, mais une *vis a tergo*, une force qui tend toujours en direction de formes plus différenciées d'organisation, et dont épuisement fait émerger la mort et l'inertie.

## IV

- 35 Pour conclure cette recherche critique, il convient de ponctuer que le bergsonisme — par la teneur de ses critiques aux sciences, à la métaphysique et à la faculté intellectuelle même —, implique une problématisation pertinente de la psychanalyse. Nous avons ici tenté de questionner certaines conclusions freudiennes à partir des analyses de Bergson. Nonobstant, ce travail peut et doit être complété par un examen des contributions effectives que la théorie du psychique et la théorie de la vie, telles que développées par le philosophe, apportent au champ psychanalytique. En ce sens, la question qui doit être répondue est la suivante : la cosmologie bergsonienne peut-elle illuminer une nouvelle métapsychologie ?<sup>9</sup>

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Assoun, Paul-Laurent. 1981. *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Paris : Payot.
- Bergson, Henri. 2008. *L'Évolution créatrice*. Paris : PUF.
- Bergson, Henri. 2001. « La pensée et le mouvant ». In : *Œuvres* Paris : PUF.
- Cornibert, Nicolas. 2012. *Image et Matière : étude sur la notion d'image dans Matière et mémoire de Bergson*. Paris : Hermano Edites.
- David-Ménard, Monique. 2005. *Deleuze et la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Deleuze, Gilles. 2004. *Le bergsonisme*. Paris : Quadrige/PUF.
- Deleuze, Gilles. 1995. *Différence et répétition*. Paris : Épipiméthée/PUF.
- Fedi, Laurent. 2001-2002. « Bergson et Boutroux : la critique du modèle physicaliste et des lois de conservation en psychologie ». In *Revue de métaphysique et de morale*. 97-118. Paris : PUF.
- François, Arnaud. 2014. « La division de la vie : création, conservation et pulsion de mort chez Bergson et Freud ». In *Bergson et Freud*. 121-139. Paris : PUF.
- Freud, Sigmund. 2013. *Au-delà du principe de plaisir*. Traduction par Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy. Paris : Quadrige/PUF.
- Freud, Sigmund. 2003. *L'interprétation du rêve*. Traduction par Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy, François Robert. Paris : PUF.
- Freud, Sigmund. 1992. *Le problème économique du masochisme*. Traduction par André Bourguignon et al., Paris : PUF.
- Freud, Sigmund. 1956. *La naissance de la psychanalyse*. Traduction de Anne Berman. Paris : PUF.
- Gabbi Jr., Osmyr Faria. 1999. *Fundamentos da psicanálise : pensamento, linguagem, realidade e angústia*. Campinas/SP : UNICAMP-CLE-Centro de Lógica, Epistemologia e História da Ciência.
- Gabbi Jr., Osmyr Faria. 1994. *Freud : racionalidade, sentido e referência*. Campinas/SP: Editora da UNICAMP.
- Laplanche, Jean. 1970. *Vie et mort en psychanalyse*. Paris : Flammarion.
- Mezan, Renato. 1987. *Freud : a trama dos conceitos*. São Paulo : Perspectiva.
- Monzani, Luiz Roberto. 2014. *Freud : o movimento de um pensamento*. Campinas/SP: Editora da Unicamp.
- Monzani, Luiz Roberto. 1995. *Desejo e prazer na idade moderna*. Campinas/SP : Editora da Unicamp.
- Noto, Carolina. 2001. « A vida como repetição da morte : Freud à luz de Deleuze e Foucault ». In *Discurso*. 57-69. São Paulo : Edusp.
- Prado Jr., Bento. 1989. *Presença e campo transcendental : consciência e negatividade na filosofia de Bergson*. São Paulo : Edusp.
- Ricœur, Paul. 2006. *De l'interprétation : essai sur Freud*. Paris : Éditions de Seuil.
- Riquier, Camille. 2009. *Archéologie de Bergson : temps et métaphysique*. Paris : PUF.

Sulloway, Frank. 1981. *Freud biologiste de l'esprit*. Traduction de Jean Lelaidier. Paris : Fayard.

Worms, Frédéric. 2014. « Bergson et Freud : une dualité vitale ». In : *Bergson et Freud*. Paris : PUF.

Worms, Frédéric. 2004. *Bergson ou les deux sens de la vie*. Paris : Quadrige/PUF.

Worms, Frédéric. 1997. « La conception bergsonienne du temps ». In : *Philosophie*. 73-91. Paris : Les Éditions de Minuit.

## NOTES

1. Il convient toutefois de mentionner que Bergson a fait référence à Freud quatre fois dans ses œuvres, ce qui indique dans une certaine mesure qu'il a suivi la production théorique du médecin autrichien. Dans *Matière et mémoire* (1896), dans le contexte de la discussion sur les aphasies, cite la monographie freudienne *Contribution à la conception des aphasies* (1891) ; dans la préface de *Le Rire* (1900), rédigée en 1924, il inclut le livre de Freud *Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), comme étant l'une des œuvres les plus significatives sur le comique en général ; dans l'essai *Le rêve* (1901) faisant partie du recueil *L'Énergie spirituelle* (1919), il mentionne *L'interprétation du rêve* (1900) et, enfin, dans la deuxième introduction à *La pensée et le mouvant* (1934), il fait référence de façon générique aux « disciples de Freud » et à ses nouveautés théoriques et méthodologiques dans le champ de la psychologie.

2. Paul-Laurent Assoun, dans l'œuvre *Introduction à l'épistémologie freudienne*, mentionne une « causalité sémiologique », qui unit sens et processus naturels, pour mettre en évidence le fait que l'interprétatif est un moment de l'explicatif (Assoun 1981, 43-44).

3. Il est toujours possible d'accuser Freud d'avoir développé une conception sexualisée et androcentrique du plaisir. Son modèle est l'orgasme, compris sous la perspective masculine. En outre, et sans toucher au problème du masochisme (après tout, jouir avec la douleur signifie obtenir du plaisir par l'excès de stimulation), il peut être objecté que, dans diverses expériences quotidiennes, l'augmentation de l'excitabilité nerveuse est recherchée (lectures, ingestion de café, d'alcool, etc.), et que cette augmentation n'est pas vécue intérieurement comme déplaisante. Même l'excitation sexuelle, qui correspond, dans le langage économique de la psychanalyse, à l'augmentation de la tension, n'est pas expérimentée comme étant désagréable, de telle manière que le plaisir surgirait seulement avec sa conclusion, c'est-à-dire par l'élimination de l'excitation. En soi-même, l'excitation sexuelle ne provoque pas de déplaisir. Aussi, comment toujours assimiler le plaisir à la diminution ou à l'annulation de l'excitabilité ; et le déplaisir, toujours à augmentation ? En plus, Monique David-Ménard a pondéré, dans l'ouvrage *Deleuze et la psychanalyse* (2005), que si le plaisir est la décharge de l'énergie psychique, il s'ensuit qu'il peut seulement exister comme effet, jamais comme principe. Pourquoi, alors, parler d'un principe de plaisir ?

4. Ce n'est pas par hasard que Freud a employé depuis le début les termes « principe de déplaisir » et « principe de plaisir/déplaisir », avant de consacrer « principe de plaisir » (Monzani 1995).

5. Toutefois, Renato Mezan observe que la confusion du principe de plaisir avec la pulsion de mort est corrigée dans le texte de 1924, *Le problème économique du masochisme*, lorsque Freud rapproche la pulsion de mort du principe du Nirvâna et la pulsion de vie du principe de plaisir (Mezan 1987, 263-264).

6. Telle est la conclusion à laquelle est arrivé Laplanche, à la fin de son œuvre *Vie et mort en psychanalyse* (1970). Un peu avant lui, dans *Différence et répétition* (1968), Deleuze fait de la pulsion de mort ou de l'« instinct de mort », le principe transcendantal du principe de plaisir, ce dernier n'étant rien de plus qu'un principe empirique (Deleuze 1995; Noto 2021). Chez Deleuze, l'instinct

de mort est la condition de possibilité du plaisir, car la recherche du plaisir est l'une de ses manifestations concrètes, l'un de ses « masques » (Deleuze 1995). Après lui, Arnaud François (2014) a déclaré dans un article sur Bergson et Freud : « Si Freud pense que l'aspiration à la mort se trouve au principe du principe de plaisir — 'au-delà' signifiant ici 'au fondement' ou 'à l'origine' du principe de plaisir et non pas, comme on le comprend souvent, 'en exception' à lui —, c'est que le plaisir, radicalement, est plaisir pris à l'extinction ou, du moins, à la diminution maximale des tensions, plaisir pris au 'repos', comme dit très bien la fin du texte [...] » (François 2014, 138). Et, enfin, selon les termes de Freud lui-même : « Séparons l'une de l'autre fonction et tendance de façon plus tranchée que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Le principe de plaisir est alors une tendance qui se trouve au service d'une fonction à laquelle il incombe de rendre l'appareil animique absolument sans excitation ou de maintenir en lui constant ou le plus bas possible le montant de l'excitation » (Freud 2013, 64).

7. À la limite, la pulsion de vie et la pulsion de mort renvoient à des forces physiques fondamentales (l'attraction et la répulsion), identifiées depuis longtemps par les sciences naturelles. L'influence de Helmholtz, Emil du Bois-Reymond, Brücke etc. se fait à nouveau sentir, au cœur de la deuxième théorie pulsionnelle (Assoun 1981; Sulloway 1981).

8. Ici, il convient de se demander également s'il ne serait pas correct d'identifier chez Freud une « contradiction performative », tout comme Nicolas Cornibert (2012) l'a identifié dans *Matière et mémoire*. De fait, si la conscience ne peut pas régresser, sans contradiction, à un état antérieur à son avènement, pour, à partir de celui-ci, assister à sa propre naissance, la même chose pourrait être affirmée à propos de la description du surgissement de la vie à partir de l'inorganique (le mythe freudien de la vésicule vivante). Finalement, n'est-ce pas toujours à partir de la perspective de l'être vivant et conscient que l'on décrit la genèse de la vie et de la conscience ? Comme on le sait, Freud a voulu montrer que, tout comme le sont les urgences de la vie qui font que l'appareil psychique s'élève du processus primaire au secondaire, ce sont ces mêmes urgences qui ont produit au sein d'un lointain chaos énergétique, des réserves d'énergie liée (organismes), qui viennent rompre avec l'état inertiel de la matière inorganique (Laplanche 1970). Cependant, dans cette manœuvre argumentative, Freud n'a pas prêté attention à un problème logique (pétition de principe), contenu dans l'idée selon laquelle les urgences de la vie expliquent le surgissement de la vie. Comment pourraient-elles le faire, puisque la vie ne peut pas s'antécéder à elle-même ?

9. Il est fort probable que le développement de ce dernier thème conduise à Jung, et non pas à Freud, pour les raisons déjà données ici, surtout en raison de l'étroite liaison freudienne avec les présupposés des sciences de son temps.

## RÉSUMÉS

Cet article prétend confronter la métapsychologie de Freud et la métaphysique de Bergson. Son objectif est celui d'examiner la deuxième théorie pulsionnelle, dans le but d'explicitier que ses fondements théoriques sont liés au primat du négatif, dûment dénoncé par Bergson dans *L'Évolution créatrice*.

This article aims to contrast Freud's metapsychology with Bergson's metaphysics. Our main objective is to analyze the second instinct theory so as to reveal that its theoretical foundations are linked to the primacy of the negative, properly exposed by Bergson in *Creative Evolution*.

## INDEX

**Mots-clés** : Bergson, deuxième dualisme pulsionnel, Freud, métaphysique, métapsychologie, psychanalyse

**Keywords** : Bergson, second instinct theory, Freud, metaphysics, metapsychology, psychanalyse, psychoanalysis

## AUTEUR

### PAULO CÉSAR RODRIGUES

Paulo César Rodrigues est professeur d'Histoire de la Philosophie Contemporaine à l'UNESP-Universidade Estadual Paulista "Júlio de Mesquita Filho", Marília, Brésil.